

INTRODUCTION

Quand je commençai à parcourir les collines il y a un quart de siècle, je n'étais pas conscient de me promener sur un paysage en voie de disparition. Pendant des siècles, les hautes terres centrales de Palestine descendant d'un côté vers la mer et de l'autre vers le désert étaient restées à peu près intactes. Durant mon enfance à Ramallah, le paysage qui s'étendait du nord de ma ville jusqu'à Naplouse aurait pu, avec un léger effort d'imagination, sembler familier à un contemporain du Christ. D'après moi, ces collines constituaient l'un des trésors universels de la nature.

Toute ma vie j'ai vécu dans des maisons qui donnaient sur les collines. Je m'y suis promené, j'y ai

pique-niqué, j'allais y ramasser des fleurs comme si c'était mon arrière-cour. Je les ai regardées changer de couleur au fil des heures, des saisons et des guerres. J'ai toujours aimé me promener sur les collines, que ce soit en Palestine, dans les Alpes suisses ou sur les Highlands et les îles écossaises, où c'était une telle joie de pouvoir vagabonder sans avoir peur d'être harcelé, sans songer aux désastres politiques et paysagers à venir.

J'ai commencé à faire de longues promenades en Palestine à la fin des années 1970, c'est-à-dire avant les changements irréversibles qui allaient en défigurer l'horizon. À l'époque, les collines étaient comme une grande réserve naturelle. C'était le genre d'endroit dont la beauté intacte procure un immense sentiment de liberté. Les sept promenades que je relate dans ce livre couvrent une période de vingt-sept ans. Bien que chacune suive un chemin singulier, l'ensemble constitue un voyage dans le temps et l'espace, qui commence en 1978 et s'achève en 2007. J'y apporte mon témoignage sur l'évolution de la région, les changements survenus dans ma vie et dans les environs. J'y retrace des promenades sur les collines proches de Ramallah, dans les *wadis*¹ des environs sauvages de

Jérusalem et dans les splendides ravins qui bordent la mer Morte.

À travers les âges, la Palestine a toujours été l'un des pays les plus visités par les pèlerins et les voyageurs. Les récits que j'en ai lus ne dépeignent pas un paysage qui m'est familier, mais plutôt sorti de l'imagination de ces voyageurs. La Palestine n'a cessé d'être réinventée, ce qui a eu des conséquences dévastatrices pour ses habitants originels. Cartographes et voyageurs, qui retracent les lieux dans une abondante littérature de voyage, ne cherchaient pas tant à décrire la terre et ses habitants tels qu'ils étaient, qu'à confirmer les croyances religieuses ou politiques de leurs lecteurs. J'espère sincèrement que ce livre ne suit pas cette tradition.

La malédiction de la Palestine est peut-être liée à sa centralité dans l'imaginaire biblique et historique de l'Occident. Ainsi le paysage est dépeint d'après les sinistres événements qui s'y rapportent. Voici comment Thackeray évoque les collines que j'ai tant aimées :

« Des montagnes fanées, un morne olivier gris
tremblant ici et là, des ravins sauvages et des vallées

pavées de pierres tombales – un paysage absolument abominable et désolé rencontre votre regard où que vous vous promeniez autour de la ville. L'endroit semble particulièrement propice aux événements relatés dans l'histoire des Hébreux. Ni l'un ni les autres ne peuvent être considérés sans effroi. Peur et sang, crime et châtement se succèdent de page en page dans une effrayante procession. Pas un seul lieu où poser les yeux sans qu'un acte violent ait été commis : un massacre, l'assassinat d'une victime, l'adoration d'une idole dans des rites sanglants et ignobles.»

(Notes sur un voyage depuis Cornhill jusqu'au Grand Caire)

Parvenus en Palestine au terme d'un long périple, il semble que les voyageurs aient pris en aversion cette terre qui n'était pas conforme à l'idée qu'ils s'en étaient faite. « La Palestine est restée sous le sac et la cendre », écrivait Mark Twain. « [...] La Palestine est désolée et déplaisante [...]. La Palestine n'est plus de ce monde. Elle appartient à la poésie et à la tradition – c'est une terre de rêves. » (*Les Innocents à l'étranger*).

La confrontation entre le monde occidental et la Palestine est peut-être le drame le plus long de l'histoire. Ce n'est pas mon drame, même si je suppose que j'y ai joué un rôle. J'aime penser ma relation à cette terre, où j'ai toujours vécu, comme étant immédiate, et non vécue à travers le voile des mots qui ont été écrits sur elle, souvent cousu de distorsions.

C'est pourtant dans le contexte inévitable de cette littérature que j'écris mon propre récit sur cette terre, dans la culture contemporaine du « peur et sang, crime et châtiment » qui entache sa beauté. Peut-être que bon nombre de ceux qui parcourront ce livre le feront à l'aune des images sinistres de leur écran télévisé. Peut-être y aura-t-il dissonance, alors qu'ils découvriront le beau paysage dans lequel se déroulent les sept promenades – une terre ensanglantée par un conflit perpétuel pourrait-elle avoir des collines si tranquilles et si merveilleuses ? Quoi qu'il en soit, je souhaite que le lecteur sache mettre tout cela de côté pour aborder ce livre sans *a priori*. J'espère le convaincre de la splendeur de cette terre de Palestine, malgré ce qu'elle a subi depuis un quart de siècle.

Ce drame n'en finit pas. Le décor, néanmoins, s'est déplacé sur les collines de Cisjordanie, au sommet

desquelles les planificateurs israéliens établissent des colonies juives, leur donnant pour seul horizon de nouvelles colonies qui dominent les vallées dans lesquelles sont construits la plupart des villages palestiniens. Sur les routes, il n'est pas inhabituel de trouver des panneaux dont les noms des villages arabes ont été recouverts à la peinture noire par des colons par trop zélés.

Dans un catalogue de vente publié à Brooklyn et destiné à recruter de nouveaux membres pour la colonie ultra-orthodoxe d'Emmanuel, en Cisjordanie, on trouve cette évocation pittoresque : « Située à 440 mètres au-dessus du niveau de la mer, la cité d'Emmanuel jouit d'une splendide vue sur la plaine littorale et les montagnes de Judée. Les collines y sont parsemées de vergers d'oliviers et bénéficient d'un calme pastoral. » En recréant ainsi la vision pittoresque du paysage biblique, il s'agit de témoigner de l'ancienneté de la revendication de cette terre.

Commentant ce genre de publicités, les architectes israéliens Rafi Segal et Eyal Weizman décelèrent avec clairvoyance un « cruel paradoxe » : « Tout ce qui rend ce paysage "biblique" – ses habitants traditionnels, la culture en terrasse, les oliveraies, les constructions

en pierre et la présence des troupeaux – est le fait des Palestiniens, que les colons juifs sont venus remplacer. Et pourtant, ceux-là mêmes qui cultivent les “oliveraies” et rendent ce paysage biblique sont exclus du panorama. Les Palestiniens sont là pour créer le décor, puis ils n’ont plus qu’à disparaître².»

Ainsi la terre « sans peuple » est-elle mise à disposition des citoyens juifs d’Israël, qui ne peuvent désormais plus dire qu’ils sont un « peuple sans terre ».

La Société d’exploration israélienne demande à ses chercheurs de fournir des « preuves tangibles attestant de la continuité du fil historique qui relie l’époque de Joshua Ben-Nun aux jours de la conquête du Néguev, à notre génération ». Pour ce faire, des siècles et des générations de présence autochtone sont occultés et niés, quitte à déformer et à tordre l’histoire, mon histoire et celle de mon peuple.

Ce procédé est en droite ligne avec la longue tradition des voyageurs occidentaux et des colons qui ne voyaient tout simplement pas la population palestinienne. Si d’aventure ils leur accordaient un regard, c’était pour les juger ou pour s’en moquer, comme s’ils n’étaient qu’une distraction sur leur terre imaginaire. Ainsi Thackeray décrit-il un village anonyme

arabe en dehors de Jérusalem : « Un village de castors ou une colonie de fourmis construisent leur habitat d'une façon qui n'est pas sans rappeler les mornes cabanes entassées sur cette plaine... » (*Notes sur un voyage...*)

Je suis à la fois auteur et avocat. Depuis le début des années 1980, j'ai écrit sur les aspects juridiques de la lutte autour de cette terre et j'ai fait appel des ordres israéliens d'expropriation de terrains palestiniens pour construire les colonies juives. Je mentionne ici l'une de ces affaires majeures. Je relate également les résultats décevants de cette bataille juridique, à laquelle j'ai consacré tant d'années de ma vie. Dans le même temps, je tâche d'explorer le mystère de cette terre divisée et mes peurs concernant son avenir incertain.

Depuis que j'ai pris connaissance des projets de transformation de nos collines établis par les gouvernements israéliens successifs qui ont tous soutenu la politique de colonisation dans les territoires occupés, je me sens comme celui qui sait qu'il est atteint d'une maladie incurable. Désormais, quand je me promène sur les collines, je ne peux m'empêcher de penser au fait que c'est peut-être l'une des dernières fois.

La malveillance dont elles ont été victimes a sans doute encore rehaussé la valeur de mes excursions, en me conduisant à ne jamais les tenir pour acquises.

En 1925, l'historien palestinien Darwish Mikdadi emmena ses étudiants d'un lycée public de Jérusalem en excursion sur le paysage rocailleux de Palestine, des plaines les plus verdoyantes et fertiles de Syrie à celles du Liban, avec leurs ruisseaux, leurs rivières et leurs grottes. Tout au long du trajet, le groupe visita les sites des fameuses batailles livrées au cours des siècles dans cette partie du monde, logeant chez de généreux villageois qui leur offraient l'hospitalité. Depuis 1948, alors que les batailles se succèdent, un tel périple est devenu impossible.

Dans les années 1980, le géographe palestinien Kamel Abdul Fattah amenait ses étudiants de l'université de Birzeit en voyage pédagogique dans la Palestine historique. Une année, je me joignis à eux. Nous passâmes trois jours passionnants à parcourir le pays, depuis le Nord très fertile jusqu'au Sud désertique, observant sa topographie, nous familiarisant avec ses transformations géologiques et les relations entre géographie, histoire et mode de vie de ses habitants. Ce voyage m'ouvrit les yeux. Depuis 1991,

les restrictions imposées à la liberté de mouvement entre Israël et la Cisjordanie ont rendu ce voyage également impossible.

La Bande de Gaza est devenue complètement inaccessible aux Palestiniens de Cisjordanie. Un commerçant de Ramallah aura plus de facilité à se rendre en Chine pour importer des chaises de jardin en rotin qu'à atteindre Gaza, qui se trouve pourtant à quarante minutes à peine en voiture. Jadis une industrie florissante, les meubles en rotin s'y entassaient désormais dans la poussière. Les schémas directeurs dont je parle datent du début des années 1980. Visant à morceler la Palestine en différentes enclaves, ils furent systématiquement appliqués. Le mur de séparation vint parachever ces projets inhumains. Érigé non pas en respectant la frontière israélo-palestinienne mais de manière à encercler les « blocs de colonie » pour les annexer à Israël, le mur a pénétré les terres des Palestiniens comme autant de coups de poignard. Toutes ces évolutions ont eu pour conséquence de limiter mêmes les petits voyages de classe, de sorte que les étudiants ne peuvent que faire et refaire la même, morne visite des sites existant à l'intérieur de la zone définie par leur poste de contrôle. Les

enclaves palestiniennes ressemblent de plus en plus à des ghettos. De nombreux villageois dépendent de la protection d'Israéliens sympathisants et des groupes de solidarité internationale pour ramasser les olives de leurs propres jardins. En 2005, le jour des élections, un jeune vendeur de sucreries m'apprit qu'il n'irait pas voter. « Pourquoi irais-je voter, alors que cela fait cinq ans que je ne peux même pas sortir de Ramallah ? En quoi ces élections pourraient-elles y changer quoi que ce soit ? » Tandis que le monde des Palestiniens se réduit, celui des Israéliens ne cesse de s'étendre : les nouvelles colonies détruisent à jamais vallées et falaises, nivellent les collines et transforment cette merveilleuse terre que de nombreux Palestiniens ne connaîtront jamais.

En quelque trois décennies, près d'un demi-million de juifs se sont installés dans un périmètre de 5 900 kilomètres carrés. Il n'est pas difficile de mesurer les ravages causés par les travaux d'infrastructure nécessaire au maintien d'une telle population, avec d'énormes quantités de ciment versées pour construire des villes entières sur des collines qui étaient demeurées intactes depuis des siècles. J'ai été témoin de cette transformation radicale près de là

où j'ai grandi et je la retrace ici. De très beaux oueds, sources, falaises et anciennes ruines furent détruits par ceux qui prétendent avoir un amour supérieur pour cette terre. En tâchant de coucher sur le papier ce qu'était cette terre, à quoi elle ressemblait avant cette calamité, j'espère préserver le souvenir de ce qui est perdu à jamais.

En Palestine, chaque oued, source, monticule, escarpement, falaise, porte un nom ; lequel a souvent une signification particulière. Certains sont arabes, d'autres cananéens ou araméens ; ce qui montre que cette terre est ancienne et qu'elle a été continuellement habitée à travers les siècles. J'ai grandi dans l'ignorance totale de ces noms et je ne fus pas le seul. À présent que presque plus personne n'arpente ces collines, ceux qui détiennent ce genre de savoir local sont peu nombreux et distants les uns des autres. Grâce au géographe Kamel Abdul Fattah et à ses étudiants, qui ont interrogé les anciens, certains de ces noms oubliés depuis longtemps ont pu être ressuscités.

Souvent, je rentrais de mes promenades sur les collines au crépuscule. Le long du chemin, les pierres se transformaient dans la semi-obscurité. Je distinguais des formes humaines sur certaines pierres, que je

rapportais chez moi. J'en prenais autant que possible et m'en débarrassais généralement en arrivant. La lumière impitoyable de mon appartement javellisait toute la magie des ombres, sauf pour l'une d'entre elles que je garde depuis bien longtemps. Cette pierre grise a la forme d'un visage et une large fente en guise de bouche, ouverte en un cri d'horreur. Avec ce qui a été infligé aux collines, il me semblait approprié de conserver celle-ci.

En rédigeant ce livre, je me suis rendu compte que l'écriture en tant que telle était un huitième voyage. Je ne savais ni où cette quête particulière me mènerait ni comment elle s'achèverait. En me relisant, j'ai découvert qu'il m'arrivait d'être coupable par omission et partialité, comme ces voyageurs du XIX^e siècle que je critiquais. Tout au long de cet ouvrage, les colons – les principaux méchants de mes histoires – sont constamment présents. Je méprise leurs intentions, leur comportement agressif envers ma terre et ses habitants, mais il m'arrive rarement de les confronter directement. Je les ai simplifiés et les ai tous mis dans le même sac, exactement de la même manière que les voyageurs du XIX^e généralisaient à propos des « arabes » locaux qu'ils tentaient

d'occulter de la terre qu'ils voulaient dépeindre. À plusieurs reprises, j'aperçois les colons à distance. Je crains leurs réactions, je m'interroge sur ce qu'ils pensent, je demande si mon peuple et moi-même leur sommes transparents.

L'avant-dernier voyage aboutit à une confrontation avec un jeune colon juif qui a grandi et passé vingt-cinq ans de sa vie sur ces mêmes collines. Une large part de son monde reposait sur des mensonges. Il avait dû être élevé dans la contrevérité fondamentale selon laquelle sa maison fut construite sur une terre qui appartient exclusivement à son peuple, alors qu'elle se trouve à proximité de Ramallah. Il ne voulait pas entendre que les Palestiniens qui vivaient à quelques kilomètres de là en avaient été expropriés. Pourtant, malgré les mythes sur lesquels sont bâtis sa vision du monde, comment pouvais-je prétendre que mon amour pour ces collines annulait le sien ? Et que signifierait une telle reconnaissance pour notre avenir et pour celui de nos pays respectifs ?

Avec l'inévitable rencontre, qui eut lieu près d'une colonie à proximité de Ramallah, mon huitième voyage, c'est-à-dire l'écriture de ce livre, parvint à sa perturbante conclusion.